

De consolatione philosophiae

PHILIPPE LEFEBVRE O.P.

« C'est Rachel qui pleure et ne veut pas être  
consolée » (Jr 31,15)

« Ainsi parle le Seigneur : Écoutez ! à Rama on entend des plaintes, des pleurs amers : c'est Rachel qui pleure à cause de ses fils ; elle refuse d'être consolée, parce qu'ils ne sont plus » (Jr 31,15).

Rachel qui pleure et ne veut pas être consolée : elle me fait penser à la Philosophie dans *La consolation de la philosophie* de Boèce (l. I, p. 3). À son arrivée, Dame Philosophie chasse les muses parce que celles-ci se contentent de peu : elles ne font que répéter les formules banales que l'on dit dans les temps de détresse. La Philosophie, lorsqu'elle veut consoler, a autre chose à dire que des idées rebattues. De même, si Rachel ne veut pas être consolée, c'est qu'elle n'accepte pas les apaisements faciles, les mots usés, elle ne veut pas que la mort devienne un thème de rhétorique ni une réalité à laquelle une parole permettrait de s'acclimater.

La figure de Rachel que Jérémie évoque nous vient de la Genèse. C'est l'épouse bien aimée de Jacob. Après la mort de Rachel, les fils de Jacob décident de se débarrasser de leur frère Joseph ; ils racontent à leur vieux père Jacob ce mensonge que Joseph est mort, dévoré par une bête féroce. Jacob pleure son fils Joseph. Alors « tous ses fils et toutes ses filles entreprirent de consoler Jacob, mais il refusa de se consoler » (Gn 37,35).

Étonnante affinité de cet homme et de cette femme, par delà les époques, en des récits d'auteurs différents. Rachel et Jacob son époux ne supportent ni l'un ni l'autre que l'on puisse trouver des paroles de soulagement sur la mort des fils.

Manquent-ils de sagesse ? Sont-ils empêtrés dans un rêve de toute-puissance selon lequel toute chose humaine devrait sans cesse subsister ? Non : leur refus de consolation procède d'une autre attente. C'est cette attente que la Bible évoque de la première à la dernière page.

Humainement, nous connaissons les réactions que la mort provoque : nous la trouvons atroce, absurde, ou bien au contraire nous la trouvons inéluctable, naturelle : il faut la reconnaître comme une composante de notre condition ; l'une et l'autre attitude sont possibles chez les humains. Dans tous les cas, le deuil permet d'exprimer le chagrin, de socialiser la mort ; le deuil fournit un cadre et permet à ceux qui restent de continuer à vivre. Tout cela est juste et l'on trouverait dans la Bible des exemples de ces attitudes, et de pratiques du deuil. Certes.

Mais la Bible commence vraiment à parler quand, ayant évoqué ces réactions humaines, elle ose poser la question d'une manière nouvelle. Oui, la

mort est inévitable (« Je vais par le chemin de toute la terre » dit David mourant en 1 R 2,2), oui, le deuil est une pratique utile, préconisée même (on célèbre solennellement le deuil de Jacob selon Gn 50,1–14). Et pourtant : si Dieu est Dieu, si c'est la vie qu'il donne, qu'en est-il de notre chair ? A-t-elle un avenir ? Un être est-il enfanté, pour mourir bientôt ? À quoi bon connaître le Dieu de la Vie s'il ne fait que reprendre cette vie, s'il n'est qu'un prêteur et non un donateur ?

Rachel pleure et ne veut pas être consolée. Elle situe en cela le vrai registre du questionnement biblique ; elle pose les véritables questions, sans vouloir qu'on les atténue ou qu'on les nuance. Elle semble affirmer : « Ne rendez pas la mort viable par des paroles connues, humaines, trop humaines ». Comme le dit la veuve de Sarepta au prophète Élie devant le corps de son fils mort : « Que me veux-tu, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour rappeler ma faute et faire mourir mon fils ? » (1 R 17,18). Répondre à cette femme, se tenir près de Rachel en refusant comme elle les propos coutumiers, cela pourrait s'appeler « entrer en théologie ».

Selon la Genèse, Rachel a été longtemps stérile. Puis « Dieu se souvint de Rachel » ; elle enfante alors Joseph et proclame : « Que le Seigneur m'ajoute un autre fils » (Gn 30,24). Elle refuse d'être satisfaite, elle renonce à être consolée par cet enfant inattendu. Un fils pour Rachel, c'est la promesse, la prophétie, d'un autre enfant à venir. Depuis toujours, Rachel repousse les limites. Elle ne veut pas d'un monde où ce qui est concevable, suffisant, serait la norme. La vie vient de plus loin. La vie vient de Dieu : celui qui donne la vie, là où elle ne devait pas paraître, la donnera encore ; c'est la marque de Dieu.

Rachel enfante bel et bien un autre enfant : Benjamin. Cela se passe à Bethléem au moment où elle entre en Terre promise avec Jacob et tous les siens. L'enfantement est difficile et Rachel meurt en accouchant (Gn 35,16–20). Benjamin, le second fils de la stérile, naît *in extremis* entre les mains d'une sage-femme experte. Sur le tombeau de Rachel, Jacob élève une stèle : elle commémore à la fois la mort de la mère et la naissance inespérée du fils.

Bien des siècles plus tard, Saül, descendant de Benjamin, reçoit l'onction de roi. Il est le premier messie royal d'Israël. Aussitôt le prophète Samuel l'envoie au tombeau de Rachel (1 S 10,1–2). Les premiers pas du premier messie le portent vers le tombeau qui rappelle qu'un fils est sorti vivant contre toute attente. Tombeau paradoxal de Rachel qui témoigne du fils prophétisé.

Quant à Saül lui-même, il fut annoncé (1 S 2,10) par une femme : Anne, la stérile qui ressemble tant à Rachel (1 S 1–2). Anne pleurait et se désolait à Rama, sa ville, de ne pas enfanter. Une clameur se faisait entendre de Rama à Silo, une grande « amertume d'âme » (1 S 1,10) : c'était Anne qui demandait à Dieu la vie et qui la reçut en abondance (1 S 1,19 : 1 S 2,21) au point de pouvoir même annoncer les rois à venir (1 S 2,10).

Quand le messie Jésus naît en ce monde, son berceau est mis tout de suite sous le signe de Rachel. À Bethléem, où les enfants meurent, on entend la voix depuis Rama de « Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas qu'on la console » (Mt 2,18).

Lorsque Jésus est crucifié, il y a à ses pieds Marie sa mère. *Stabat mater dolorosa, juxta crucem lacrimosa*. « Femme, voici ton fils » lui dit Jésus (Jn 19,26). Un fils en amène un autre. Marie, comme Rachel, reçoit deux fils en ce moment, contre toute apparence humaine. Jésus est mis au tombeau ; on voit et on entend trois jours plus tard une femme qui vient : « Écoutez ! Des pleurs, une amère lamentation » : c'est Marie de Magdala qui pleure et ne veut pas qu'on la console. Ce qu'elle cherche, c'est le corps du Fils, son bien-aimé. Et elle ne sera pas consolée tant qu'elle ne l'aura pas vu et touché.

Les femmes bibliques qui ne veulent pas de consolation superficielle nous obligent à attendre plus, à attendre tout. Ne parlez pas de la mort du fils : attendez-le vivant, et trouvez-vous, en lui et par lui, vivants vous aussi. Il n'y a pas d'autre enseignement que celui-là ; c'est celui que nous enseignons depuis toujours l'Esprit venu du Père, le Consolateur (Jn 14,16 et 26).